

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

N° 3 — DÉCEMBRE 1895

SCEAUX

IMPRIMERIE CHARAIRE ET C^{ie}

68 ET 70, RUE HOUDAN, 68 ET 70

1895

CONSEIL D'ADMINISTRATION

POUR L'ANNÉE 1895-1896

Présidente : M^{lle} B. CHAMPOMIER.

Vice-Présidente : M^{lle} ROBERT.

Trésorière : M^{lle} MAHAUT.

Secrétaire : M^{lle} LAURIOL.

Membres : $\left\{ \begin{array}{l} \text{M}^{\text{me}} \text{ JANIN.} \\ \text{M}^{\text{ll}}\text{es HECQUET.} \\ \text{MARCH.} \\ \text{PERNESSIN.} \\ \text{VIAUD.} \end{array} \right.$

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

SOMMAIRE

1. Allocution de M. Pécaut (réunion générale du 6 août 1895).....	85
2. Procès-verbal de la réunion générale.....	99
3. Compte rendu de la situation financière au 6 août 1895.....	104
4. Les conversations anglaises et allemandes dans une école primaire supérieure.....	105
5. Notice nécrologique.....	110
6. Avis.....	111

ALLOCUTION DE M. PÉCAUT

Réunion générale du 6 août 1895

L'ESPRIT D'ÉDUCATION A FONTENAY

I

Je ne saurais, à ce qu'il me semble, proposer à cette assemblée annuelle des anciennes élèves un sujet à la fois plus intéressant et plus utile à éclaircir que celui-ci : quel a été et quel est encore l'esprit de Fontenay ? A quels signes le reconnaître ? S'il est vrai qu'il y ait en effet un esprit de l'École, qui a présidé à votre éducation, qui préside encore à l'éducation des promotions actuelles, et qui fait sentir son action dans les écoles normales et les écoles supérieures où vous enseignez, n'y aura-t-il pas grand profit à marquer nettement les traits essentiels qui le composent, afin de vous mettre en état soit de

le bien juger et, au besoin, de le corriger, soit d'être jugées par lui et de prendre ainsi votre exacte mesure de professeurs et d'institutrices ?

Que cet esprit-là existe, qu'il soit autre chose qu'un mot, nous pouvons, je crois, le dire sans présomption. Est-il bon, est-il mauvais; est-il étroit, est-il large; est-il stérile ou fécond, est-ce un esprit sectaire et de petite chapelle, ou un esprit libéral, c'est une autre question, et qui va, je pense, se résoudre d'elle-même par l'étude où je vous convie. Mais qu'il existe et qu'il agisse, c'est ce que personne ne met en doute. Un esprit, c'est-à-dire quelque chose de difficile à définir, précisément parce que c'est un esprit et dans la mesure même où il est un esprit, non une règle rigide ni une doctrine rigoureuse, ni une simple habitude d'enseigner, mais un principe qui vit et qui fait vivre, présent à tout, aux études, à la manière d'enseigner, à l'éducation, et premièrement à la vie personnelle de l'éducateur lui-même.

Il est apparu, si je ne me trompe, dès l'origine même de l'École. Il est né, sans concert ni délibération préalable, de l'entente cordiale, chaque jour renouvelée en de familiers entretiens, entre les maîtres de Fontenay qu'animaient les mêmes sentiments et que pénétraient les mêmes nécessités sociales. Les Croiset, les Marion, les Ch. Bigot, les Albert Sorel, les Vidal-Lablache, et les autres ouvriers de la première heure se sont trouvés spontanément d'accord pour imprimer, chacun dans son domaine, le même caractère à la nouvelle école, et par elle à celles qui allaient s'ouvrir l'une après l'autre dans les départements. L'on s'étonnera moins de cet accord spontané, que dans la suite rien n'est venu troubler, si l'on songe qu'il s'écrivait en quelque sorte au jour le jour sous la dictée de l'intérêt public. Chacun de vos professeurs enseignait, cherchait, tâtonnait dans cette voie encore inexploree, non en professeur seulement, maître de sa matière, mais en citoyen préoccupé du présent et de l'avenir du pays.

C'est dans cette préoccupation commune qu'il faut chercher nos véritables origines. Là est incontestablement le premier, le principal trait de l'esprit de Fontenay, celui qui s'est imprimé le plus profondément dans nos mœurs. On a voulu travailler à une œuvre nationale, démocratique, libérale, que les circonstances faisaient particulièrement grave et urgente. Cette œuvre, où Fontenay n'était d'ailleurs appelé qu'à prendre sa petite part, consistait surtout à fonder un sentiment public, c'est-à-dire des habitudes de penser, de sentir, de juger, communes aux deux sexes et aux diverses classes de la société. Et comment établir ce terrain moral commun, sinon en faisant participer le peuple, les filles du peuple, par l'intermédiaire des maîtresses d'écoles normales, à ce que la haute culture avait, non pas de plus

spécial et de plus technique, mais de plus salutaire, de plus propre à élever les âmes en même temps qu'à les éclairer, de plus favorable au rapprochement des esprits et des cœurs. Point de démocratie viable sans une éducation aristocratique, c'est-à-dire pénétrée de la pensée des *meilleurs*, des plus instruits, des plus *généreux*; une éducation qui dispense libéralement aux membres les plus humbles de la cité, hommes ou femmes, pour les mieux fondre ensemble, le pain jugé le plus nourrissant pour les privilégiés de la fortune ou de la science. Et je ne parle pas seulement ici du savoir, mais de la sagesse morale, de ces vertus de l'intelligence ou du cœur qui font par excellence l'homme, et qui selon l'idéal d'une démocratie conviennent à tous et à toutes indistinctement; de ces habitudes de bon jugement et de bien vivre aussi nécessaires dans les conditions obscures que dans les plus élevées. Partager ce trésor avec les plus petits de la cité, voilà le rêve qu'une démocratie intelligente et fraternelle s'applique à réaliser sous peine de perdre son intime raison d'être et de durer: c'est le rêve qui a plané sur le berceau de l'École.

Je n'ajouterais rien de trop en disant que ce sentiment national et démocratique, inspiration première de l'œuvre de Fontenay, a été surtout un sentiment *populaire*. Fontenay est sans doute une École normale supérieure, c'est le titre inscrit sur la porte d'entrée, mais une école d'*institutrices*, vouées au service des classes populaires, sans cesse exercées aux meilleurs moyens de faire pénétrer dans ces classes, à la faveur des éléments simplifiés du savoir, les plus hautes *humanités*, c'est-à-dire le plus de lumière, le plus de justice, le plus d'amour et le plus de force morale possible. Nous mentirions à notre institution première si nous venions jamais — ce qu'à Dieu ne plaise — à rougir de ce caractère qui est notre raison même d'exister.

Un autre trait me parait avoir marqué la tradition naissante de ces quinze années, c'est l'élément moral mis au centre de toute l'éducation. S'attacher avant tout à constituer le foyer de la conscience, où se viennent rattacher toutes les manifestations de la vie, et d'où elles prennent force, discipline, harmonie; former ainsi des âmes bien trempées et bien réglées, capables d'initiative et de résistance, d'abnégation et de fermeté, de fortes convictions et de tolérance; des âmes d'autant plus capables de se subordonner, et au besoin de se dévouer, qu'elles seront plus maîtresses d'elles-mêmes, étant plus dépendantes de leur conscience, oui, c'est encore là un dessein qui a prévalu dès

le début dans les études et dans l'éducation. En tout, cultiver l'homme, l'être intérieur et personnel, la vérité de la pensée, du sentiment, du langage, du style, telle a été la règle suprême adoptée d'un commun accord par tous les maîtres dans les enseignements les plus divers, sous les noms de respect de la vérité, de naturel, de personnalité, d'originalité, de simplicité, et sous le nom, plus haut encore, de sentiment de la responsabilité.

L'on me dira peut-être que les deux caractères de l'éducation que je viens de décrire conviennent également aux maîtres de l'un et de l'autre sexe et non pas seulement à vous; je n'y contredirai pas. Mais s'il faut mieux préciser dans quel sens a été conduite dès l'origine l'éducation féminine en particulier, nous dirons que, sans négliger le côté esthétique, la poésie, le chant, le bon goût dans la tenue, dans les manières et dans le commerce social, on a pensé que la femme devait être préparée à s'associer avec modestie et discrétion, selon son génie propre, à la vie spirituelle entendue au sens le plus large, de son père, de son frère, de son mari, de ses concitoyens; qu'elle devait d'abord être mise en état de la comprendre; que, pour cela, elle devait recevoir une instruction raisonnable et sérieuse, non de surface et de teinture; que des « *clartés de tout* » ne lui suffisaient plus dans son rôle social agrandi et dans la complication des idées et des intérêts contemporains; que s'il est vrai qu'elle est toujours destinée à exceller par le cœur et par les facultés intuitives, il importe à son bonheur personnel comme en particulier à la profession de nos jeunes maîtresses de la munir amplement d'habitudes de raison et de bon jugement. Mais, d'autre part, il a paru à tous ceux qui, directement ou indirectement, ont présidé aux débuts de l'École que l'excès de *savoir spécial*, les humanités négligées au profit de ce savoir, seraient aussi contraires au rôle social de nos élèves qu'à la nature de la femme; qu'il fallait donc résister à la tentation, si commune en France et si envahissante, d'apprendre beaucoup en s'enfermant dans une spécialité, en vue de beaucoup transmettre; qu'il convenait plutôt, en apprenant peu, de s'appliquer à très bien comprendre en vue de bien enseigner.

C'est dans ce fond solide de raison et de conscience que les qualités aimables, délicatesse, grâce, finesse, élégance, tendresse, prennent la sève nourricière; hors de là, elles risquent ou de se flétrir ou de dégénérer en mièvrerie, en sensiblerie, en pédantisme. Les dispositions particulièrement féminines se déploieront d'autant mieux qu'elles seront associées à un goût simple, à un esprit ferme et judicieux. Ce serait donc, à notre avis, consacrer l'infériorité du sexe le plus faible et la rendre irrémédiable que de diriger ses préférences et ses efforts,

quant au savoir du côté de l'érudition, et quant à l'éducation littéraire du côté des qualités de luxe et d'exception en leur subordonnant les qualités modestes, mais fondamentales, de bon sens, de mesure, d'ordre et de proportion, comme si elles étaient d'espèce grossière et en quelque sorte plébéienne.

Mais la part ainsi faite à ce qui donne la force de l'esprit et de l'âme dans l'un et l'autre sexe, vous ne me démentirez pas si j'affirme que vous avez été nourries, selon le mot de M. Ravaisson, — à qui l'École garde un souvenir reconnaissant, — *in hymnis et canticis*, dans la poésie et dans le chant. S'il y a une vocation spéciale pour la femme, je vous le rappelais l'année dernière, c'est d'être les gardiennes du foyer intérieur, les conservatrices de la vie du sentiment. Aussi nous sommes-nous appliqués à faire luire sans cesse dans vos austères études des rayons de joie, d'espérance, de pitié pour les petits et pour les misérables, d'amour de la famille, de libre foi morale ou religieuse. Et pour le dire en passant, il m'est arrivé d'entendre dire que certaines d'entre vous, instruites par des amis mal informés, avaient autrefois hésité à franchir le seuil de l'École parce qu'elles avaient craint d'y perdre « la religion ». Elles sont, je pense, revenues depuis longtemps de leurs appréhensions. J'ose me porter garant, sans en rien savoir, m'étant fait une loi de respecter le secret de vos consciences, que vous n'avez jamais souffert d'une atteinte à vos croyances, que si quelqu'une de nos élèves a perdu ici « la religion », c'était sans doute une religion bien peu religieuse; que l'atmosphère de l'École vous a plutôt paru dès les premiers jours pleine d'esprit moral et religieux, autant que d'esprit libéral et séculier. Nous aurions adopté volontiers pour devise le mot d'un professeur de Collège de filles de Boston, rapporté par M. Bourget dans son livre *d'Outre-mer* : « Nous ne voulons élever ni des femmes frivoles ni des femmes ascètes, » ce qui signifie sans doute que nous voulons former des femmes qui se plaisent à la vie moderne, avec ses multiples intérêts, qui l'aiment en la prenant au sérieux, qui sachent et veillent y apporter ce que leur sexe possède de goût, de sentiments délicats ou tendres, qui justifient enfin le mot de Vinet : « Dans une société, pour que l'homme vaille tout son prix, il faut que la femme vaille tout le sien. »

C'est encore, vous en conviendrez, un trait de l'esprit de Fontenay que de ne point séparer l'éducateur du professeur. C'est presque dire que les femmes, en devenant professeurs, doivent rester femmes. Combien de fois avez-vous entendu vos maîtres insister sur la néces-

sité sociale plus impérieuse, plus urgente que jamais, de pourvoir à l'éducation proprement dite des jeunes normaliennes et non pas seulement à leur instruction. On vous a bien souvent averties qu'à ne pas être des *institutrices*, à ne pas vous appliquer de cœur et de bonne grâce à l'éducation morale ou spécialement féminine de vos élèves, vous vous condamniez à une périlleuse infériorité à l'égard des professeurs hommes; que l'opinion publique, l'opinion des familles, incline toujours, non sans quelque apparence de raison, à donner la préférence, en fait d'enseignements élevés, aux professeurs d'un autre sexe; que l'un des promoteurs les plus dévoués de l'instruction supérieure et libérale des filles, Vinet, entendait réserver aux hommes, dans les écoles supérieures de filles, les enseignements qu'il appelle *civils*, c'est-à-dire la littérature proprement dite, l'histoire dans ses parties les plus politiques, la morale même, au moins la morale rationnelle ou doctrinale. En France, on a partout osé confier aux femmes, dans les lycées et les écoles normales, les plus hauts enseignements de sciences ou de lettres. C'est là une hardiesse qu'aucun pays d'Europe, même entre les plus avancés, ne paraît encore disposé à imiter. Vous aurez à justifier cette confiance des pouvoirs publics en votre sexe par une application redoublée et incessante aux devoirs, aux vertus du professeur: la préparation consciencieuse de chaque leçon, le souci de vous faire une opinion personnelle bien motivée sur les points principaux des *enseignements civils* et de l'exposer avec une mesure, une sagesse et aussi avec une décision et une netteté qui témoignent d'une suffisante *virilité* de l'esprit. Mais ne vous abusez pas: en général et à bon vouloir égal, les hommes, mieux préparés que vous par leurs longues études antérieures et capables d'un effort de pensée plus intense et par conséquent d'une vue plus ample et plus pénétrante du sujet, paraîtront encore à beaucoup avoir la supériorité. Seulement, il est un avantage par où vous pouvez rétablir l'équilibre en votre faveur: c'est l'éducation. N'être que des professeurs, même estimables, c'est peu, c'est du moins trop peu pour des femmes; être institutrices, en même temps que professeurs, c'est en quelque sorte être femmes en même temps qu'instruites et bien qualifiées. Ainsi prononcera le monde, et le monde aura raison. On n'aura pleine confiance en votre enseignement que si vous excellez, selon le génie de votre sexe, à y mettre votre âme tout entière, votre cœur et votre conscience en même temps que votre jugement et votre savoir, et à former des esprits droits, des cœurs honnêtes, en même temps que des filles dévouées de la famille française. N'est-ce pas M. Fustel de Coulanges qui réduisait toute la pédagogie à « bien savoir ce que l'on enseigne et à aimer ses élèves ». Aimer ses élèves, j'estime que ce n'est pas

tout et que beaucoup de maîtres instruits et animés de bonnes intentions risquent d'enseigner longtemps d'une manière médiocre, faute d'une pédagogie mieux informée ; mais assurément, c'est l'essentiel ; et que penser d'une femme, surtout d'une jeune femme, dont tout l'amour pour ses élèves s'épuiserait à leur donner des leçons !

J'aurai l'air de dire une chose banale, tant elle implique l'évidence (et pourtant combien elle s'oublie aisément !) si j'ajoute que le conseil pédagogique dont on vous a le plus entretenues, le plus importunées est celui-ci : voulez-vous être des éducatrices, ne consommez pas votre temps à compulser des recettes de pédagogie, faites d'abord votre propre éducation et ne croyez jamais l'avoir finie ; appliquez-vous à vous former et même à vous réformer ; oui, à vous *refaire*, et non pas seulement comme le disent trop aisément nos manuels, à vous « perfectionner » : car lequel de nous n'est à bien des égards *mal fait* ! — Vous prétendez exercer vos élèves à la simplicité du langage, au naturel de la pensée et du sentiment, à la ferme décision, bref à toutes les habitudes qui font le bon esprit et qui servent à la bonne conduite de la vie : c'est bien. Mais d'abord, travaillez à leur en offrir le modèle dans votre manière de parler, d'écrire, de penser, de sentir, de juger. C'est de là seulement, de cette intime correspondance entre votre personnage enseignant et votre vraie personne que votre parole prendra de la vertu et de l'autorité. C'est par là aussi que votre profession se sauve de l'inévitable monotonie ainsi que de la fatuité et du pédantisme ; par là qu'elle acquiert un intérêt intense et indéfiniment renouvelé, par là qu'elle apparaît ce qu'elle est, ce qu'elle doit être, la plus difficile, à la fois, et la plus intéressante des professions, étant celle qui, incessamment, nous ramène des autres à nous-même et au fond de nous-même.

Enfin, pour ce qui est de l'enseignement proprement dit, je ne ferai que vous rappeler ce que vous avez mille fois entendu de la bouche de vos maîtres, une chose bien simple (mais combien rare celle-là aussi, et combien sujette à échapper même à ceux qui en ont été le plus nourris !), à savoir que le principe souverain de l'enseignement c'est de ne pas laisser l'élève s'arrêter et se complaire dans les formules, dans les généralités historiques, littéraires, morales, scientifiques, esthétiques, mais de lui faire traverser cette région peuplée des ombres des choses, pour lui procurer la vision des choses elles-

mêmes, c'est-à-dire la vue directe des faits, des idées, des sentiments, des mœurs, des passions, des caractères, des intérêts, bref *de la vie*: vie de la nature en ses divers règnes, vie de l'histoire, vie de l'intelligence, vie de l'âme, vie nationale et vie individuelle. Mesurez hardiment le mérite d'un professeur, aussi bien d'un professeur de sciences naturelles que de morale ou de littérature, à l'insistance et à l'art qu'il met à faire pénétrer les élèves à travers les mots, les formes abstraites et abrégées, instruments indispensables du langage, jusqu'aux réalités.... « à travers la paille, disait Leibnitz, jusqu'au grain ». Par là, seulement, la leçon est féconde, suscitant la vie au contact de la vie ; par là, selon la belle expression de Huxley, « elle attache des ailes à l'esprit des élèves », leur faisant apprécier en tout l'au-delà et l'au-dessus.

Vous ne faisiez que pratiquer cette méthode, lorsque, dans le commentaire des chefs-d'œuvre de notre littérature : *Pensées de Pascal*, *Sermons de Bossuet*, *Maximes de La Rochefoucauld* ou de *Vauvenargues*, *Poésies de Victor Hugo* ou de *Lamartine*, on vous accoutumait, la forme une fois expliquée et les qualités du langage bien comprises et senties, à ne pas reculer devant l'examen du fond. Il n'était pas, entre vous et vos professeurs, de questions réservées, et en quelque sorte de terrain sacré. On estimait que c'était rendre justice et honneur à nos grands écrivains que de ne pas les traiter uniquement en artistes et en habiles ouvriers de style, eux qui n'ont été vraiment grands que par la sincérité de leur pensée ; et, en les honorant, comme ils le méritent, tout ensemble pour cette noble sincérité et pour la beauté de leur langage, vous appreniez à les juger avec une liberté mêlée de respect, du point de vue de votre temps et de la société présente.

II

Tel est, à peu près, si je ne m'abuse, l'esprit de Fontenay, autant que l'on peut exprimer en traits précis ce qui par nature échappe aux définitions. Mais ne me reprochiez-vous pas d'oublier, disséquant ainsi un à un les membres d'un organisme vivant, que si Fontenay a été tout cela pour vous, il a été encore autre chose, que je ne sais pas, que vous ne saurez peut-être pas davantage expliquer rigoureusement. Vous y avez trouvé, si j'en crois ce que j'ai tant de fois ouï dire, un climat fortifiant et doux, plein d'excitations salutaires, d'appels multipliés à toutes les forces endormies de votre âme ; une discipline souple, libérale, laissant un ample jeu à vos mouvements, un com-

merce à la fois familier et digne entre les élèves, respectueux et confiant de part et d'autre entre les élèves et leurs maîtres ou leurs maîtresses; point de brusques tempêtes intérieures; nul empiètement sur la croyance religieuse, nulle direction oppressive ou insinuante des consciences; une grande liberté d'action et de pensée sous une règle invisible qui tendait toujours à se confondre avec la seule règle souveraine, celle de la raison et de la conscience. Vous respiriez à l'aise, sans être tentées de vous abandonner. Et c'est pour cela, n'est-il pas vrai, que vos années de l'École, malgré leur inévitable austérité, vous apparaissent parmi les plus douces et les plus fécondes de votre jeunesse.

Que si maintenant quelqu'un s'avisait de penser et de dire qu'il n'y a dans tout cela rien de si nouveau, qui ne fût déjà connu et pratiqué en France, et dont il y ait lieu de se vanter comme d'une découverte, je m'empresserai d'abonder dans ce sentiment. Non certes, notre esprit n'est ni un étranger ni un nouveau venu en France; ce n'est pas un esprit de petite chapelle ni d'émigrés. Il est simplement le fait de bons citoyens, attentifs aux signes des temps, à l'état du pays; il a été d'année en année comme reconnu et adopté par nos ministres successifs. Et toutes les fois qu'un maître éminent de l'Université est venu donner à l'École une ou plusieurs conférences, aucune de vous, n'est-il pas vrai, n'a senti que sa langue différât en rien de celle qui se parle communément parmi vous. Non! il n'y a dans l'esprit de Fontenay rien que de français,* de conforme aux meilleures traditions libérales et morales de notre pays, rien que n'avaient l'élite de nos concitoyens. Loin de prétendre faire « bande à part », nous nous flattons de penser et d'agir en compagnie des plus fidèles et des plus nobles représentants du génie national, dans le passé comme dans le présent.

C'est pourquoi vous ne vous offenserez pas s'il vous arrive quelquefois d'entendre des personnes mal instruites plutôt que malveillantes, taxer de chimérique l'esprit de notre école. Que notre manière de l'exprimer ou de l'appliquer risque parfois de paraître empreint de chimère ou peut-être de présomption, il se peut; et vous serez sans doute les premières à ne pas vouloir confondre l'idéal d'éducation qui est votre lumière et votre force avec les personnes appelées à le transporter dans le pêle-mêle et les difficultés de la vie quotidienne. Mais vous ne serez pas tentées de voir une chimère dans la prétention de travailler, à une grande œuvre patriotique, libérale, démocratique, populaire, où votre effort, tout obscur qu'il est, n'est sûrement pas perdu. Si semblable pensée vous était une fois ou l'autre suggérée par les cruels démentis de l'expérience soit publique soit privée, ou

par l'usure, plus redoutable encore, de l'âge et des forces, il vous suffirait de rentrer en vous-même pour reconnaître qu'il ne vous est permis ni en raison ni en conscience de renoncer à ce beau rêve, que ce rêve est, au regard de vous et du pays, la vérité même ainsi que le devoir.

III

Ayez donc confiance : Nous servons le bon esprit, esprit de liberté, de vérité, d'humanité : mais comment le faire passer dans l'intelligence et dans les mœurs du peuple ? Grande question qu'il sera de notre honneur de garder toujours présente à nos yeux et toujours pressante. J'aurai l'air d'y faire une réponse singulière si je vous dis que la première condition pour agir sur le peuple est de connaître le peuple. Et pourtant, croyez-moi, il peut arriver, si nous n'y prenons garde, que nous enseignions toute notre vie les choses divines ou humaines au peuple sans le connaître. A mon avis, aucun danger, aucune « tentation » ne menace plus les professeurs et les directrices que celle de devenir ou de rester *bourgeois* au sens étroit du mot, et de s'y plaire comme à une supériorité ; *bourgeois*, c'est-à-dire séparés des familles du peuple par une fausse aristocratie d'éducation, de goûts, de sentiments, oui, même de beaux sentiments. Beaucoup peut-être d'entre vous enseignent en vue d'un peuple abstrait qui n'est pas celui de leurs élèves, sans soupçonner à quels rudiments, même en morale (surtout en morale !), il faudrait descendre pour rencontrer le vrai peuple de l'usine et de la charrue. Aussi peut-il arriver que les jeunes institutrices, en sortant de vos mains, et animées d'ailleurs du meilleur vouloir, se trouvent dépaysées devant leurs élèves incultes, dont plusieurs ont tout, tout à apprendre, avec l'alphabet des lettres, l'alphabet des mœurs, les éléments de la civilisation. Vous êtes du peuple, vous avez à instruire le peuple : apprenez donc à le connaître ; et pour le bien connaître, apprenez à l'aimer, comme votre famille ; descendez vers lui, conversez avec lui, exercez le malin esprit bourgeois.

Ne lisais-je pas hier encore dans une étude sur Royer-Collard un mot plein de sens et de saveur que l'illustre orateur parlementaire et philosophe adressait à ses filles : « Je ne veux pas que vous soyez des dames ; j'en aurai bien vous en empêcher ». Et cet autre mot : « On doit donner aux classes deshéritées de la fortune l'exemple de la plus

grande élévation morale, en même temps que de la plus complète simplicité des mœurs. » Et il obligeait ses filles à tenir dans leur village de Sompuy une petite école d'enfants pauvres et orphelins.

En gardant ainsi toujours ouvertes vos communications avec le peuple, en pénétrant avec un cordiale sympathie jusqu'aux origines de vos élèves et au milieu moral où elles vivent habituellement, vous apprendrez mieux que par tous nos préceptes pédagogiques le principal secret de l'enseignement primaire, qui est de simplifier. *Simplifier*, non pas seulement dans le sens de *rendre clair* en ramenant chaque chose à ses éléments ou à ses principes (cette qualité-là est de tous les ordres d'enseignements), mais, en tout, choisir ce qui est à la portée des élèves, ce qu'ils peuvent s'assimiler, ce qu'ils ont le plus besoin de savoir, et qui en même temps donne une idée fidèle de la vérité, en histoire, en géographie, en sciences. Simplifier en élaguant, en éliminant beaucoup de connaissances qui, toutes précieuses qu'elles sont, dépassent l'appétit, le temps, les moyens de nos jeunes filles. Vous résisterez à la mortelle tentation de tout dire, *d'épuiser* les programmes, de transporter dans vos écoles normales les cours de Fontenay. Et alors, vos jeunes institutrices, instruites par votre exemple et vos conseils, apprendront à leur tour à appliquer cette loi fondamentale de l'instruction primaire que nous oublions trop : enseigner peu afin d'enseigner bien, simplifier en choisissant et en portant sur le principal tout l'effort soit de l'explication et de l'intelligence, soit de la mémoire. Nous ne ferons qu'à ce prix œuvre qui vaille. Je sais les objections tirées des exigences du programme et des commissions d'examen ; j'en apprécie la force ; mais j'estime que si nous tous, tant que nous sommes, depuis les professeurs jusqu'aux instituteurs et aux institutrices, nous vivions plus près de l'intelligence et de l'âme du peuple, aucune considération d'examen ni de programme ne nous empêcherait d'appliquer avec obstination cette règle, dictée par la nécessité, j'ai presque dit par l'honnêteté : choisir et simplifier.

J'ai parlé de l'esprit bourgeois, je dénoncerai volontiers un autre tentateur, l'esprit *fonctionnaire*, proche-parent du premier, qui est, lui aussi, parmi nous un agent d'isolement très à redouter ; cet esprit qui éloigne les gens *en place*, assurés de leur travail régulier et de leur traitement à jour fixe, de la fréquentation des cultivateurs, dépendants du ciel ; de la terre, des saisons, des intempéries, des crises commerciales etc... ; qui les rend presque étrangers aux inquiétudes ou aux espérances dont le pays est ému ; ou encore qui trace une démarcation si profonde entre eux et leurs subordonnés qu'ils en viennent tout doucement à oublier qu'ils n'existent et ne figurent au budget que pour le service des

autres, si bien qu'à l'occasion ils disputent âprement, pied à pied, sur la mesure de temps et de peine que comportent strictement leurs fonctions. Qui ne voit que cet esprit de mandarinat, de diplômes, n'a rien de commun avec l'éducation libérale, laquelle se reconnaît surtout à la générosité, à l'ample don de soi, au rapprochement étroit, à la pénétration mutuelle du maître et de l'élève ? Qui ne voit encore que cet esprit, déplaisant et bas autant que pernicieux dans les deux sexes, l'est particulièrement chez la femme, de qui l'on se plaît à attendre la délicatesse et la noble libéralité des sentiments ?

Oserai-je vous confier une crainte qui m'a quelquefois traversé l'esprit ? Peut-être le régime de l'internat, si propre, semble-t-il, à entretenir la sympathie, l'échange affectueux des bons services par le contact incessant des maîtresses et des élèves, favorise-t-il d'autre part à quelque degré l'égoïsme individuel, qui s'enferme strictement dans ses limites, qui n'entend pas se gêner pour des cas imprévus, qui répugne aux petites incommodités de la vie quotidienne. Mais à y regarder de près, je crois plus juste de s'en prendre à ceci : que l'internat ni l'externat ne tiennent lieu de la vie de famille, l'école par excellence des petits et des grands sacrifices, où il n'y a pas de règlement qui marque d'avance ce que vous devez et ce qui vous est dû, où l'on ne peut pas se réserver pour soi tout seul une place commode et assurée, pas même une heure inviolable ; où l'on appartient sans conditions à tous et à chacun : où la femme de l'esprit le plus cultivé est tenue souvent, presque toujours, de remplir elle-même les plus humbles offices au lieu de s'en reposer sur des domestiques et sur une *Économe* ; où l'on est appelé chaque jour à l'improviste à se gêner, à se subordonner, à s'effacer devant les jeunes et les vieux, devant les caractères et les humeurs difficiles, devant les maladies dont on guérit, et les infirmités dont on ne guérit pas, où la joie d'aimer est la seule rémunération de tout ce qu'on sacrifie de soi. Sans doute, il ne serait pas raisonnable d'espérer que l'école se confonde jamais avec la famille ; mais on ne me persuadera pas qu'il faille renoncer à voir des femmes bien nées et bien élevées, associées à une œuvre noble par excellence, mettre dans leurs rapports habituels, avec la dignité simple de la bonne compagnie, la prévenance cordiale et le support mutuel sans lesquels la vie de famille elle-même change de caractère et perd tout son prix.

Personne ne comprendrait non plus que nos maîtresses du peuple, nourries pour ainsi parler « de nectar et d'ambrosie », du plus pur des traditions morales, religieuses, littéraires, du genre humain, eussent perdu à ce régime le sens de leur propre nature, au point de dédaigner les travaux du ménage et les soins délicats de toute sorte qui appar-

tiennent à leur sexe, ou bien encore qu'elles montrassent de la répugnance à les apprendre à leurs élèves.

Enfin, si je cherche, en terminant, à résumer en peu de mots le principal de l'esprit de Fontenay, parmi tous les traits énumérés, je relèverai celui-ci : l'on s'est avant tout proposé de donner aux élèves l'impulsion personnelle. le goût, le besoin d'entreprendre et de continuer elles-mêmes, toute la vie durant, leur éducation ainsi que leur instruction. Nous avons voulu leur graver, au plus profond de l'âme, le sentiment de la responsabilité propre, aussi bien dans le domaine du vrai que dans celui du bien. Former des *personnes* au plein sens du mot, qui sous l'autorité de la conscience et de la raison aient une pensée, un sentiment, une volonté à elles, des personnes, et non des mécanismes savants et bien montés, ni des mannequins de société, habillés, modelés et pensant selon la mode. Des *personnes*, c'est-à-dire des êtres qui vivent d'une vie propre et qui sèment la vie autour d'eux, voilà peut-être, l'esprit de l'École dans son trait caractéristique. Ne vous semble-t-il pas que ceux qui réussiraient, à quelque degré, à inoculer ce sentiment à une génération n'auraient pas démerité de leur pays, et qu'ils auraient travaillé pour l'avenir autant que pour le présent?

Ai-je maintenant tout dit? Ai-je réussi à définir à peu près, tout indéfinissable qu'il soit, notre esprit d'éducation? Quand je l'ai montré à la fois national, démocratique, libéral, moral, visant à travers le savoir l'intelligence, et à travers l'intelligence l'âme, la personne intérieure, me serais-je encore arrêté, sinon à la surface, du moins au bord de l'essentiel? Tout cela n'implique-t-il pas avant tout la foi même à l'éducation et à sa vertu libératrice? Et que vaudraient, en effet, ces beaux dehors, quel sens attacher à ces grands mots, si en notre âme et conscience, nous ne croyions désirable, nécessaire, possible, de communiquer aux enfants du peuple, non-seulement les connaissances élémentaires, et par elles, les moyens d'acquérir cette mesure de bien-être sans laquelle on est à peine une créature humaine, mais encore ce qu'il y a de plus précieux dans le patrimoine spirituel de l'humanité, ce qui peut les aider à passer de l'état de nature ou d'animalité intelligente à l'état de véritable liberté? Et tout à la racine même de cette foi à l'éducation, qu'y a-t-il encore qui se trouve être notre raison, si j'ose dire, inépuisable de vivre, de travailler avec espoir? C'est, je

pense, la foi à la dignité, à la valeur infinie de l'homme, de toute âme d'homme et de toute destinée; c'est l'idée, mêlée dès l'origine à tous les enseignements de l'École, que l'homme n'est pas enfermé tout entier sous les lois et dans les conditions de l'histoire naturelle; que sa destinée ne s'épuise ni dans l'individu, ni dans la famille, ni dans la cité, ni dans l'humanité, ni en rien de visible, d'éphémère et de borné; qu'il est, selon le mot du vieux sage et poète de la Grèce, adopté par l'apôtre chrétien, de *race divine*; si bien qu'en travaillant à fonder en nous-mêmes et chez les jeunes filles de nos écoles, le règne de la vérité, de la liberté, de la justice, de l'amour fraternel, nous concourons à une œuvre éternelle et sacrée. Vous n'en êtes pas moins restées maîtresses de penser, de pratiquer, de vous abstenir, chacune selon la tradition ou la doctrine de son choix: toute conviction nous a paru respectable qui n'aliène pas la liberté de la raison et le droit souverain de la conscience.

Tel m'apparaît notre esprit d'éducation. Mais tandis que j'essaye d'en dessiner les traits, je ne me dissimule pas que je fais d'autant mieux voir à tout le monde combien nous lui restons inférieurs les uns et les autres, soit dans notre pratique de Fontenay, soit dans celle des Ecoles Normales. Cet idéal, si imparfaitement ébauché qu'il soit, en même temps qu'il nous soulève et nous porte, nous juge, nous met à notre place et nous fait une loi d'être modestes.

Cet esprit vivra-t-il? Restera-t-il fidèle à ses origines? Prendra-t-il racine dans les mœurs, dans les vôtres, dans celles des élèves, vos filles, et de leurs élèves innombrables, vos petites-filles? Saurez-vous préparer à la France une génération de femmes dignes de prendre place dans une cité libre, active, intelligente, mais trop peu munie de traditions? Saurez-vous fixer peu à peu l'esprit de Fontenay dans une discipline d'idées, de sentiments, de procédés pratiques d'enseignement et d'éducation qui soit capable de durer? Sera-t-il assez résistant et assez souple à la fois pour s'adapter aux besoins du pays, pour se prêter aux mouvements de l'opinion? Ou bien se trouvera-t-il à l'usage, étroit, raide, stérile, impropre à se développer, à se diriger, à se propager? C'est le secret de l'avenir; c'est votre secret: Fontenay sera ce que vous le ferez.

PROCÈS-VERBAL

DE LA RÉUNION GÉNÉRALE DU 6 AOUT 1895

La séance est ouverte à 10 heures et demie du matin, dans l'une des salles de réunion de l'École de Fontenay.

Étaient présentes :

M^{mes} Miss Williams, membre honoraire; M^{lle} Saffroy, Présidente d'honneur; E. Allegret, Arteil, Baguet, Berthet, Billardelle, Bourgoin, Brémond, Brouel, Buisson, B. Champomier, Chauvet-Coutor, Collin, Combeau, Couturier, Dollé-Tourret, Dufételle, Epinoux, Foltzer, Fouquet, Fourneau, Géhin, C. Georges, Gillet, Giordani, Gonin, Goumont, Granvogel, Gruin, A. Guinier, H. Guinier, Guny, Hecquet, Hirtz, Hoen, Huth, Kieffer, Klintz, Lafourcade, Lapaix, Lauriol, Le Ricolais, Lécuellé, Léveillé, Mahaut, Maigret, March, Marie, Marsy, Mayaud, Merchez, Michel, Pommeret, A. Péquignot, M. Péquignot, Petot, Ponson-Gaïdo, Ribotta, C. Robert, Robin, Roudier, Rousseau, Sandilhon, Simonot, Stoltz, Thiébaudgeorge, Thomas, Verdier, L. Viaud, M. Viaud, Zraggen.

Un certain nombre de membres s'étaient excusés.

M^{lle} Lauriol, Secrétaire, lit le procès-verbal de la réunion du 5 août 1894, lequel est adopté.

L'ordre du jour appelle l'examen de la situation morale de l'Association au mois d'août 1895.

M^{lle} Champomier, Présidente, prend la parole, et dit, en substance :
« Notre Association a vu son nombre d'adhérents s'augmenter très sensiblement : il était de 188 au mois d'août 1894; il est aujourd'hui de 310.

« Quelques-unes de ces adhésions nous sont bien précieuses; ce sont celles de nos anciens professeurs ou des professeurs actuels de Fontenay, qui ont bien voulu témoigner ainsi de l'intérêt qu'ils continuent à nous porter.

« M^{mes} Bachellery, Collin, Dartois, Williams; MM. Bompard; Boudréaux, Burgers, Darlu, A. Dupuy, E. Dupuy, Hémon, Manœuvrier,

Melouzay, Meunier, Niewenglowski, Pellissier, Personneaux, Sorel, ont accepté le titre de membres honoraires de notre Association.

« Une lettre d'invitation leur a été adressée pour la réunion d'aujourd'hui; MM. Boudréaux, Manceuvrier, Melouzay, Meunier ont bien voulu nous exprimer leur regret de n'être pas libres le 6 août.

« M^{lle} Mahaut vous donnera tout à l'heure le compte rendu de la situation financière de l'Association. Je veux seulement dire ici que cette situation est prospère, étant donné que nous existons depuis peu de temps.

« Nous n'avons eu à examiner aucune demande de secours. Qu'il me soit permis d'exprimer ma pensée à ce propos. Si quelque membre de l'Association ayant besoin d'aide, hésitait à faire une demande, ce serait à une collègue amie de prendre l'initiative de l'appel au Conseil d'administration. Cet appel devrait nous être adressé au printemps. Il est bon de rappeler que l'Assemblée générale seule peut statuer sur de telles demandes. (*Assentiment général.*)

« Notre *Bulletin* a paru deux fois dans le courant de l'année. Il renfermait quelques articles venant des associées : je les remercie de leurs envois. Je crois pouvoir ajouter : « Toutes ensemble, nous « remercions M. Darlu du long article sur le socialisme qu'il a bien « voulu rédiger spécialement pour nous, et que nous avons toutes lu « et fait lire avec tant d'intérêt et de profit. » (*Approbaton unanime.*)

« Nous avons encore quelques articles qui n'ont pu trouver place dans les numéros parus; ils seront insérés au prochain *Bulletin*; les personnes qui voudraient bien envoyer des manuscrits en vue de ce *Bulletin*, sont priées de les adresser à Fontenay avant le 20 novembre prochain, dernière limite. »

M^{lle} Mahaut donne ensuite lecture du compte rendu de l'état financier de l'Association, au 6 août 1895; ce compte rendu figure d'autre part.

Un certain nombre de membres du personnel des écoles normales, n'appartenant pas à Fontenay, demandent à être admises dans l'Association; ce sont :

M ^{lles} BEAUDELAIRE,	présentée par M ^{lles} Klintz et Varlet;
CHIOVENDA	— — Champomier et Lauriol;
COLLE	— — Foltzer et Mahaut;
DEJEUX	— — Lèveillé et Lauriol.

Ces personnes sont admises à faire partie de l'Association amicale des anciennes élèves de Fontenay; M^{lle} Lauriol, Secrétaire, leur notifiera cette admission.

Vient ensuite le renouvellement du tiers sortant des membres du Conseil d'administration, renouvellement qui doit avoir lieu conformément aux termes de l'article 9 des statuts généraux de l'Association.

M^{lle} March demande la parole pour présenter une observation sur le mode de renouvellement du Conseil. Actuellement, ce Conseil est renouvelable par tiers tous les ans. « Il serait fâcheux, dit-elle, que les membres sortants fussent précisément ceux qui, pendant la première année, ont assuré le fonctionnement de l'association; il vaudrait mieux, comme dans les bureaux d'administration des lycées, nommer les membres pour deux ou trois ans et renouveler tout le comité à la fois. »

Cette proposition touche à un point des statuts généraux de l'Association; ces statuts ne peuvent être modifiés que par l'Assemblée générale. M^{lle} Champomier propose de renouveler d'abord, ainsi que les statuts nous y obligent, un tiers du comité. Le nouveau bureau présidera ensuite la discussion. — Ce qui est décidé.

Le sort désigne comme membres sortants, M^{lles} March, Lauriol, Leloutre.

Le dépouillement des bulletins donne le résultat suivant :

M ^{lles} LAURIOL.....	54 voix
C. ROBERT.....	37 —
MARCH.....	27 —
Miss WILLIAMS.....	21 —
M ^{lles} LELOUTRE.....	19 —
LÉVEILLÉ.....	15 —
V. THOMAS.....	13 —
KIEFFER.....	6 —
BONNEFON.....	3 —
MAYAUD.....	2 —

M^{lles} BERTHET, BOURGOIN, LECOMTE, M^{me} LE RICOLAIS, M^{lles} J. THOMAS, VAILLANT, VERDIER, chacune une voix.

En conséquence, M^{lles} Lauriol, Robert et March font partie du Conseil d'administration pour l'année 1895-1896.

La séance reprend sur la discussion de la proposition de M^{lle} March.

M^{lle} March précise ses idées sur deux points; elle souhaiterait :

1^o Que le Conseil comptât 15 membres au lieu de 9, et que les diverses régions de la France (Morvan, Bretagne, Provence, etc.) y fussent représentées;

2^o Que le Conseil d'administration fût renouvelé tous les trois ans, ou tous les deux ans, et *en entier*.

La discussion est ouverte.

Sur le premier point, il est fait les objections suivantes : plus le nombre de membres sera élevé, plus il sera difficile de réunir, à chaque séance du Conseil, une majorité de membres présents ; et si les diverses régions de la France devaient être également représentées, cette majorité serait plus malaisée encore à obtenir, vu l'éloignement de certaines régions. D'ailleurs, les intérêts des associées ne sont pas locaux, et cette division en régions ne semble pas correspondre à un besoin.

Sur le second point, les objections formulées peuvent se résumer ainsi : si le sort désigne, annuellement, comme membres sortants, des personnes qu'on juge nécessaires au bon fonctionnement de l'Association, rien n'empêche de les réélire.

Un vote définitif maintient le *statu quo* à une grande majorité.

Viennent ensuite les vœux.

M^{lle} Berthet souhaiterait qu'une partie des fonds de l'Association fût employée à faciliter des voyages à l'étranger, en faveur des sociétaires qui préparent le professorat des langues vivantes, plus spécialement encore en faveur de celles qui, dans les Écoles normales, exercent sans être encore munies du titre correspondant, et qui souhaiteraient faire à l'étranger un séjour de deux mois pendant les vacances.

Il paraît à l'assemblée que cette demande n'est ni équitable, ni bien fondée. On prévoit, du reste, des difficultés pratiques.

1^o Des associées, préparant d'autres examens spéciaux, pourraient aussi solliciter une aide ;

2^o Comment attribuer ces sortes de bourses de voyage ?

3^o Quelle quotité fixer pour chaque voyage et pour la totalité des dons annuels ?

Le vœu, mis aux voix, n'est pas adopté.

M^{lle} Zraggen souhaiterait que le *Bulletin* contint un plus grand nombre de conférences de Fontenay : « Fontenay, dit-elle, est encore le lien entre nous ; nous aimons à y revivre, à nous y retremper ; nous voudrions en recevoir plus souvent une impulsion, des directions, une excitation... »

M^{lle} Viaud prend la parole : « M. l'Inspecteur a toujours tenu à ce que le *Bulletin* fût notre œuvre, autant que possible, il craint que si nous comptons trop sur lui, nous ne comptons plus assez sur nous-mêmes. Ne faisons-nous pas les expériences les plus diverses, dont

nous pourrions faire profiter nos collègues ? Une note suffirait souvent ; nous ne faisons pas assez d'effort pour nourrir notre *Bulletin* ».

M^{lle} Champomier ajoute : L'Association doit, en effet, tirer davantage d'elle-même. Le *Bulletin* ne présente pas un assez grand nombre de communications venant des associées. Nous pouvons cependant transmettre à M. l'Inspecteur le vœu de M^{lle} Zraggen, qui est certainement celui de l'assemblée tout entière. (*Assentiment unanime.*)

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures 3/4.

Le Secrétaire,

S. LAURIOL.

Aussitôt après la réunion générale, le Conseil d'administration a procédé à la réélection des membres du bureau.

Ont été nommées, pour l'année 1895-1896.

Présidente : M^{lle} CHAMPOMIER ;

Vice-Présidente : M^{lle} ROBERT ;

Trésorière : M^{lle} MAHAUT ;

Secrétaire : M^{lle} LAURIOL.

Un banquet très cordial a réuni, à midi, 90 membres de l'Association, anciennes élèves de Fontenay, heureuse de se revoir et surtout de se retrouver dans leur école.

Le réfectoire avait pris un air de fête, grâce à une riche et gracieuse décoration, imaginée par M^{lle} Hecquet ; les convives, après en avoir beaucoup joui, l'en ont remerciée avec chaleur, et non moins, de ce qu'elle avait mis de zèle, d'habileté et de goût à l'organisation du banquet.

Plus nombreuses encore étaient les anciennes élèves présentes à la réunion de l'après-midi, dans laquelle M. Pécaut a prononcé l'allocution qui figure en tête du *Bulletin*.

EXPOSÉ DE LA SITUATION FINANCIÈRE DE L'ASSOCIATION

AU 6 AOÛT 1895

Recettes.

1 ^o Actif de l'Association au 5 août 1894.....		1,671 fr. 95
2 ^o Cotisations de l'exercice courant :		
117 cotisations d'entrée.....	4,170 fr.	2,280 fr.
183 cotisations ordinaires... ..	1,410 fr.	
3 ^o Don d'une associée, M ^{me} Gaudefroy.....		14 fr.
4 ^o Reliquat de la souscription faite pour le buste de M ^{me} de Friedberg, versé par M ^{lle} Hecquet, à la Trésorière, le 22 juillet 1895.....		19 fr. 50
TOTAL DES RECETTES.....		3,985 fr. 45

Dépenses.

1 ^o Deux factures de l'imprimeur :		
Bulletin n ^o 1, novembre 1894 (700 exem- plaires).....	160 fr. 10	423 fr. 95
Bulletin n ^o 2, mai 1895 (700 exemplaires)	263 fr. 85	
2 ^o Frais de correspondance et d'envoi des Bulletins :		
1 ^o De la Présidente.....	7 fr. 05	122 fr. 50
2 ^o De la Secrétaire.....	83 fr. 55	
3 ^o De la Trésorière.....	31 fr. 90	
TOTAL DES DÉPENSES.....		546 fr. 45

Actif de l'Association au 6 août 1895 :

Total des recettes.....	3,985 fr. 45
Total des dépenses.....	546 fr. 45

ACTIF NET.....	3,439 fr.	} 3,350 francs à la caisse d'épargne 89 francs en caisse
----------------	-----------	--

LES CONVERSATIONS ANGLAISES ET ALLEMANDES DANS UNE ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE

Il y a un an et demi que nous avons organisé les exercices de conversation anglaise à l'École Edgar Quinet. Ils sont dirigés, non par le professeur, mais par une maîtresse répétitrice. Par le fait même que celle-ci a une classe à elle, qu'elle est avec les élèves toute la journée, qu'elle dirige leurs études, leurs jeux, leurs promenades, elle est, plus que le professeur, placée dans des conditions favorables pour organiser la causerie anglaise : elle peut utiliser tous les incidents de la vie scolaire.

Dans les conversations en langue étrangère, notre premier effort a porté sur les mots et leur prononciation. Nous avons d'abord appris des expressions courantes telles que : *Bonjour, comment allez-vous, apportez-moi ce livre, sortez, entrez, sonnez* etc., etc. J'écrivais ces phrases au tableau noir, je les prononçais distinctement, je les expliquais, je les faisais répéter aux élèves. Nous ne nous sommes pas trop attardées à ces exercices, car ils seraient facilement devenus *ennuyeux* et avant tout je voulais les rendre *intéressants*, je voulais faire naître chez les élèves le désir d'apprendre l'anglais. Je leur ai parlé de mon voyage en Angleterre, de mes premières impressions, des villes que j'avais vues, des écoles, des églises etc., etc. Je commençais la conversation en français ; puis je disais en anglais ce que je venais d'exprimer dans notre langue ; quelquefois je faisais le contraire ; tous les mots nouveaux étaient écrits au tableau noir et copiés par les élèves sur un cahier spécial ; chaque jour je m'efforçais de ramener dans la conversation les mots copiés les jours précédents. Peu à peu j'ai vu naître l'intérêt chez mes élèves. Elles commençaient à me questionner sur l'Angleterre, à m'exprimer toutes les opinions qui ont cours sur nos voisins d'outre-mer. Elles groupaient les mots avec une lenteur extrême et souvent finissaient leurs phrases en français. Je répétais la question en anglais et je la faisais répéter aux élèves, puis, j'y répondais. Je sentais la nécessité de parler moi-même, plutôt que de faire parler les élèves : il me fallait accoutumer leur oreille à la prononciation anglaise et attirer leur attention sur l'importance de l'accent tonique en anglais.

Enfin, vers le milieu du second trimestre j'ai exigé de ma classe une conversation un peu plus suivie. Les élèves ont eu à faire des descriptions de gravures qu'elles avaient sous les yeux, elles étaient libres de la choisir ou française, ou anglaise; il leur fallait seulement parler là-dessus pendant quelques minutes. Je leur ai fait aussi préparer de petites histoires qu'elles devaient ensuite raconter à leurs compagnes. Elles prenaient ces histoires dans leur livre de lecture : *Third English Reader, by Mr. Beljame*, dans des revues anglaises que nous recevions à l'école : *Saint-Nicholas, Little Folks, Myrrha's Journal* dans le *Reading Book, by Miss Williams*, dans les journaux et revues de toutes sortes que je recevais d'Angleterre, dans des livres de lecture employés dans les écoles primaires anglaises et que j'avais dans ma bibliothèque, par exemple : *The Citizen Reader, by Arnold Forster* et toute la série de *Stories for the Schoolroom, by Yoxall etc.*, etc.

Dans le courant de l'année, il nous vint des visiteurs étrangers : d'abord un professeur de Londres, qui nous fit un parallèle entre les écoles anglaises et les écoles françaises; puis deux institutrices nous parlèrent de Stratford-on-Avon, de Shakespeare, de sa vie et de ses œuvres principales. Un professeur de musique nous fit, des fêtes de Noël en Angleterre, une description très pittoresque. Miss Loch, institutrice des petits-enfants de Darwin, nous donna un résumé intéressant de la vie et de l'œuvre de ce grand homme. Miss Willis, professeur au Cambridge Training College, excita l'étonnement de la classe en se déclarant Irlandaise et opposée au Home Rule Bill. Les élèves sont toujours très heureuses de comprendre nos visiteuses et très fières de leur servir de cicerone dans la maison. Après chaque petite conférence de ce genre, elles rédigent en anglais ce qu'elles ont entendu. Nous conservons le meilleur compte rendu dans un cahier spécial désigné sous le nom de Cahier des visiteurs étrangers. Enfin je dois ajouter que les élèves les plus avancées ont pris la bonne habitude de tenir en anglais le cahier sur lequel elles consignent habituellement leurs observations personnelles.

Les jeunes filles avec qui nous avons commencé les conversations anglaises nous sont revenues cette année. Elles parlent maintenant assez couramment pour causer avec leur maîtresse sur l'histoire, la géographie, la littérature de l'Angleterre.

Elles ont lu soit en entier, soit en partie :

Christmas Tales et *David Copperfield*, de Dickens,

Silas Marner, de George Eliot.

Gulliver's Travels, de Swift,

Robinson Crusoe, de Daniel de Foë,

Tales from Shakespeare, de Charles Lamb.

D'autre part, elles s'intéressent beaucoup à tous les livres français ayant trait soit aux auteurs anglais, soit à la vie anglaise; elles les lisent et en rendent compte en anglais à leurs compagnes : c'est ce qu'elles ont fait pour :

Paris et Londres, de Amicis.

La vie du collège en Angleterre, de Laurie,

Etude sur Shakespeare, de Darmesteter,

Contes de Shakespeare, de Charles Lamb.

Contes de Noël, de Dickens,

Ivanhoe, de Walter Scott,

Biographie, de Dickens,

Biographie, de Tennyson, etc., etc.

Les conversations anglaises ne portent pas toujours sur des sujets aussi sérieux : nous avons aussi des jeux en anglais. Ils nous sont fournis par le livre de M. Beljame, « *Fourth English Reader* » et à ce titre ce petit livre est très précieux : on y trouve *The Four Elements*,

How to tell any number thought of,

Shadow Buff,

Spelling Games,

Riddles,

Prohibitions,

Charades,

How? Where and when?

Nous avons même des chants en anglais :

God save the Queen,

Home, sweet home,

They all love Jack,

Tommy Atkins.

Enfin les élèves ont tenu à orner leur classe d'objets anglais : l'école nous a offert une belle carte des Iles Britanniques; nous nous sommes procuré une douzaine de gravures anglaises :

Gladstone and his grand daughter,

The Waits,

Christmas Presents,

Boar Hunt,

The Gavotte, 18th century,

The banquet, 15th century, etc., etc.

Dès le début, nous avons eu aussi des calendriers anglais : l'un avec des extraits des meilleurs poètes, l'autre avec une série de commandements publiés par la Ligue de la Tempérance, un troisième contient des versets de la Bible, un quatrième des citations de Shakespeare.

Nos élèves sont maintenant si désireuses de connaître l'Angleterre qu'elles ont formé le projet d'aller y passer leurs vacances de Pâques et leurs parents non seulement ont approuvé leur projet, mais ont offert de payer leur frais de pension à Londres. Enfin ajoutons que depuis quelques semaines, la quatrième année a envoyé deux délégués aux conférences anglaises du Franco-English Guild ; elles comprennent assez pour jouir beaucoup de ce qu'elles entendent et en parler ensuite à leurs compagnes.

Depuis le mois d'octobre dernier, des conversations anglaises ont été organisées en troisième année et des conversations allemandes en seconde. — Elles sont aussi dirigées par des maîtresses répétitrices et se font dans le même esprit que celles de l'année dernière.

Nous pouvons donc conclure en disant : On *peut* faire parler les élèves de nos écoles, nous l'avons démontré ; on *doit* les faire parler ; car les conversations d'anglais et d'allemand donnent infiniment d'intérêt et de vie à l'enseignement proprement dit de ces langues ; c'est alors qu'elles deviennent dans toute l'acception du terme des langues *vivantes*. D'autre part, ces conversations permettent à la maîtresse de détruire bien des préjugés sur les pays étrangers ; et il ne faut jamais négliger une occasion de donner aux élèves, en même temps que des connaissances, des idées plus justes et des sympathies plus larges.

M. ROSSIGNOL,

Professeur à l'École Edgard Quinet.

NÉCROLOGIE

L'École normale d'institutrices de Nîmes a perdu, le 13 novembre dernier, un de ses professeurs, M^{me} Claret, née Bertrand.

La nouvelle de sa mort attristera toutes les personnes qui l'ont connue.

Élève à l'École normale de Lyon, elle en était sortie en 1884 pour entrer à Fontenay, gardant à sa directrice et à ses professeurs une profonde reconnaissance, laissant d'elle le souvenir d'une élève à l'intelligence vive, au caractère droit, aux sentiments élevés. Après un séjour de deux années à Fontenay, en octobre 1886 elle était nommée à Nîmes, à peine âgée de 21 ans, et elle y est restée jusqu'à sa mort. Pendant neuf années, elle a donné à ses élèves, sans compter, son temps et ses soins. Après l'avoir vue à l'œuvre de 1886 à 1889, après avoir apprécié la solidité et le charme de son esprit, le sérieux et l'amabilité de son caractère, je puis lui rendre aujourd'hui ce témoignage que, par ses leçons comme par ses conseils et son exemple, elle a travaillé à l'éducation de ses élèves autant qu'à leur instruction. La plupart de ces jeunes filles ont gardé de sa bonté un souvenir ineffaçable; quelques-unes trouvaient encore auprès d'elle, après avoir quitté l'école, des conseils affectueux, de précieux encouragements. Aussi sa mort est-elle un deuil pour un grand nombre d'institutrices du département du Gard qui avaient été ses élèves.

Elle est un deuil aussi pour ses collègues d'aujourd'hui et pour celles d'autrefois. Ceux qui l'ont approchée savent combien elle se montrait douce, d'un commerce agréable; une bonne grâce naturelle, une gaieté fine la faisaient souriante jusque dans la peine. On se rendait compte aisément, en la connaissant davantage, que cette jeune femme aimable était une nature énergique. Amie sûre autant que maîtresse dévouée, elle manquera à plus d'une d'entre nous, pour qui son affection sincère et clairvoyante était une douceur et une force.

Mais combien sa mort est-elle cruelle pour les siens! Mariée depuis un an, elle vivait heureuse, réunie à ses parents dont elle avait été longtemps séparée. C'est au milieu d'eux que la mort l'a surprise, dans sa trentième année, après une grande joie, la naissance d'un fils, suivie d'une grande douleur, la perte de cet enfant. Sa foi ardente

et son entière soumission à la volonté de Dieu ont adouci, nous l'espérons, cette cruelle séparation.

Nous n'avons pas voulu que la disparition de cette charmante jeune femme passât inaperçue pour la grande famille de Fontenay, et nous souhaiterions que le témoignage d'affection et d'estime que nous avons la triste satisfaction de lui donner ici, fût pour les siens une faible consolation.

C. LÈVEILLÉ.

Directrice de l'École normale de Troyes.

AVIS

Le Comité d'administration adresse à Mesdames les directrices et professeurs d'école normale, ou autres associées, un pressant appel : les membres de l'Association prennent trop peu de part à la composition du Bulletin. Si nous ne faisons pas plus d'efforts pour rester en communication les unes avec les autres, l'Association risque de n'être bientôt plus qu'un mot. Où pouvons-nous, les unes et les autres, nous promettre d'être lues avec plus de sympathie et d'intérêt que dans notre Bulletin ? Celle qui se décide à écrire fait aux autres un double plaisir : d'abord nous sommes curieuses de savoir ce qu'elle pense ou ce qu'elle sent sur des questions qui nous touchent de près, puisque nous menons une vie fort semblable à la sienne ; ensuite nous sommes charmées de la retrouver dans sa façon d'écrire, avec l'humour et le tour d'esprit que nous lui avons connus.

De courtes notes, quelquefois une simple question posée, à défaut d'un article étendu, seraient les très bienvenues.

Les manuscrits devront être adressés à Fontenay ou à M^{lle} Champomier, avant le 25 février 1896, dernière limite.

Nous avons le plaisir d'annoncer aux Associées que M. Boudréaux prépare pour ses anciennes élèves une leçon de physique, sous trois formes différentes : l'une adaptée à l'enseignement de l'école de Fontenay, l'autre à l'enseignement des écoles normales, la troisième à l'enseignement des écoles primaires. Nous comptons donner cette conférence dans le Bulletin de mars prochain.

M^{lle} Mahaut, trésorière, rappelle à Mesdames les associées que la fin de l'année approche ; elle prendra la liberté de faire recouvrer par la poste, du 15 au 23 décembre, les cotisations qui n'auront pas été versées avant cette date.

